

DEUX OU TROIS CHOSES QUE JE NE SAIS PAS DE MISSAK MANOUCHIAN

A Mélinée, i. m.

*A un objecteur qui lui demandait quel était le nouvel acteur qui allait remplacer le prolétariat révolutionnaire, j'ai été rassuré d'entendre Anna Tsing répondre d'une voix calme :
« Peut-être avons-nous eu déjà trop de ces acteurs héroïques... ! »
Bruno Latour, *Face à Gaïa* (La Découverte, 2015)*

*Nous étions en paix comme nos montagnes
Vous êtes venus comme des vents fous
Nous avons fait front comme nos montagnes*

Mitsak Manouchian

Il y a l'homme qui ose s'adresser pour la première fois à Mélinée, dans leur bureau commun de la MOI (Main d'œuvre Immigrée) au début des années 30 (tel que Mélinée elle-même le rapporte) :

Veux-tu voir le portrait de la femme que j'aime ?

Oui

Il cherche dans le fond de sa poche, en sort un miroir qu'il tend devant les yeux couleur pervenche de Mélinée

Le voici

Mais ce n'est pas un portrait, c'est un miroir !

Justement, regarde bien, tu y verras le portrait de celle que j'aime.

Poète et séducteur. Arménien sûr de lui. Et orphelin-rescapé-réfugié comme elle du génocide dont furent victimes leurs parents respectifs.

Il y a l'homme-Résistant, fusillé avec ses camarades – *ils étaient vingt-et-trois* - à 37 ans au fort du Mont-Valérien en 1944, dont l'Histoire (*avec sa grande Hache* comme toujours) fit un martyr (Presque un lointain parent pour moi, puisque pendant plusieurs mois, à l'automne 1976, j'interviewai Mélinée Manouchian sur leur histoire. Je fis un récit de ces rendez-vous dans mon dernier roman (*Chroniques du purin*, éd. l'Amourier), dont voici un condensé :

Une fois par semaine, plusieurs mois durant, je retrouve la menue vieille femme dans son petit deux-pièces situé au premier étage du 30 rue Condorcet. Ses yeux de buisson ardent. Sa voix brisée de pétuneuse compulsive. Son rire

sonore de couloir désert, ses colères. Son corps demeuré souple toujours vibrant d'un insatiable désir quand elle parle de son amour pour son Missak, de leurs étreintes incandescentes et d'un bonheur qui lui semblait alors (qui lui semble toujours) merveilleusement déraisonnable. Son avortement provoqué (« dans la Résistance il n'y avait pas de place pour un berceau ») dans sa gorge blessée les voix mêlées de Manouchian, d'Aragon, de Ferré (*je te dis d'être heureuse et d'avoir un enfant*). Sa voix tendre et mutine quand elle raconte une éphémère et romantique histoire d'amour vécue après la guerre en Arménie Soviétique (d'où elle faillit ne pas pouvoir s'échapper). « Un amour sans espoir, mon cœur fêlé à tout jamais ». Ayant gardé de ces années passées là-bas des peurs (peur des vestes de cuir au coin de la rue, peur des voisins soupçonneux soupçonnés, peur des micros) qui confondent le communiste que je suis encore à cette époque. Son écœurement inapaisé face à la réalité d'un monde au nom duquel son bel amour avait subi torture et mort, sa boulimie de liberté qui liquéfie de rage le bleu pervenche de ses yeux quand elle prononce certains mots - *Communisme, Parti* - et que ses lèvres se mettent à trembler. Ses lèvres soudain dures, un soir, « ils se sont comportés comme des salauds dans le camp de Drancy » Un nom, des initiales, la description d'un personnage facilement reconnaissable, sa voix de porcelaine fêlée « un haut responsable du Parti, ils ont vendu le groupe aux nazis, j'en ai la preuve ». Et moi, l'oreille soudain dubitative, pris d'une pitié condescendante et bienveillante pour cette fragile petite bonne femme entraînée (selon moi, selon *Nous*) dans le vertigineux siphon de ses colères, victime du syndrome de la « veuve-de-héros » incapable de dépasser l'horizon de son propre malheur. (*On s'arrangeait alors avec ce type de fable.*)

C'est à cette époque que j'ai découvert que Missak Manouchian *avait été* un poète. J'aurai pu le savoir avant, puisque deux de ses poèmes (*Le miroir et moi* et *Privation*, traduits par Gérard Hékimanian) avaient fait partie de *l'Anthologie la poésie arménienne des origines à nos jours de* (réalisée sous la direction de Rouben Mélik, (Éditeurs Français Réunis, 1973) à laquelle j'avais largement collaboré, adaptant plus d'un tiers des textes. Je crois me souvenir que leur lecture ne m'avait pas vraiment marqué. (Et puis, comment se permettre de juger les poèmes d'un Résistant Martyr de ce calibre !)

Pour les besoins de cet article, j'ai relu ces deux poèmes de l'anthologie ainsi que les quelques poèmes que l'on trouve ici ou là. Parmi ces derniers, quelques vers de jeunesse dont la grâce pouvait laisser augurer une œuvre de qualité : « *Un charmant petit enfant / A songé toute une nuit durant / Qu'il fera à l'aube pourpre et douce / Des bouquets de roses.* »

Bien plus tard, alors que la fureur du monde aiguisait ses couteaux sur les pierres des peuples (le 22 juin 1941 Manouchian écrit : « *L'atmosphère est sombre, nous entrons dans une période d'affrontements. Notre génération va avoir à combattre le nazisme. Cela risque d'être terrible, mais nous en sortirons victorieux...* ») certains de ses vers irradiant de cette pureté à la foi formelle et profonde, dont par ailleurs je me méfie (nous sommes en 2016 !) : « *Nous étions en paix comme nos montagnes / Vous êtes venus comme des vents fous. / Nous avons fait front comme nos montagnes / Vous avez hurlé comme les vents fous. / Éternels nous sommes comme nos montagnes / Et vous passerez comme des vents fous.* »

Mais c'est un vers du célèbre poème d'Aragon *L'affiche rouge* qui, m'ayant toujours troublé, m'a mis en quelque sorte la puce du doute à l'oreille : « *La mort n'éblouit pas les yeux des partisans* ». J'y ai toujours décelé une manière d'interrogation fondamentale (et politique ?) au sujet du martyr. En relisant les poèmes de Manouchian à la lumière de ce vers, j'ai découvert, au détour de certains de ses poèmes, des éclairs de ce qui me semble être une terrible lucidité. Ainsi dans *Le miroir et moi* : « *Les jours de mon enfance, les jours de ma jeunesse / Je – cœur parfois tout disjoint – les brimais pour l'holocauste / Sur l'autel des vanités tyranniques de ce temps, / prenant - naïf - pour refuge l'espoir tant promis* ». Et plus loin : « *Quel guetteur obstiné je fus des lueurs et des mirages !* » (c'est moi qui souligne). Cette inquiétude qui pointe le nez, ce trouble qui déstabilise, cette conscience des contradictions qui s'agitent en chacun, ce peu de certitude dans un *avenir radieux* (devenu *avenir odieux* si l'on écoute Mélinée), me font penser que si la « grande hache » (qui partage si facilement en deux parties clairement antagonistes autant les êtres que les choses) avait raté sa cible, peut-être un poète aurait pu déranger *l'ordre dénaturé des choses*.

Cette valorisation du doute, cette prévalence des questions sur les réponses l'emporte chez moi sur la survalorisation du héros. *L'image* du héros que l'on nous a vendu en guise de modèle me semble mériter d'être interrogée.

Il en est de même d'une certaine *posture christique* qui, selon moi, transparait dans certains de ses poèmes. (Peut-être la culture arménienne, qui plonge ses racines dans

l'origine même du christianisme, y est-elle pour quelque chose ?) La pensée et la *pratique* révolutionnaires m'ont depuis longtemps semblé souffrir de ce *travers* – d'autres que moi ont traité ce sujet avec une autre pertinence (Camus, etc.). Un de ses vers me semble bien résumer ce double rapport à l'ambivalence et au religieux : « Flux et reflux d'une vision / *Ne cessent d'assiéger mes propres pensées* ». La notion de « vision » ne laisse pas de doute quant au sentiment d'une *mission* à accomplir. Jeanne d'Arc comme les premiers chrétiens ne sont pas loin. Quand je lis ces vers tirés de son poème *Les couturières* (1924) « Dédié aux couturières de Paris » : « *Versez en moi votre souffrance afin de ranimer la flamme / Sacrée, de la lutte contre l'exploitation* », ou encore ces deux vers d'un poème de 1934 : « *Et toi haletant, comme un apôtre aux jours de combat / Tu montres le chemin de la lumière pour la grande victoire de l'Humanité* », comment ne pas y déceler cette irrépressible aspiration à rejouer une manière de *passion rédemptrice* ?

La question, des amis me la posent parfois :
« *Toi qui manque de pain et vit dans le besoin*
Comment fais-tu, avec une âme aussi ardente
Pour donner de la force aux cœurs qu'a fuit l'espoir ? »

Quand j'erre dans les rues de telle métropole,
Toute la pauvreté et tous les dénuements,
et les lamentations, ainsi que les révoltes,
mon âme les héberge et mes yeux les unissent,

Et je les mêle ainsi à ma souffrance intime,
Puis je prépare avec les poisons de la haine
Un bien âcre sérum – ce second sang qui coule
Par chacun des vaisseaux de ma chair, de mon âme. ()*

De Missak Manouchian, poète et résistant (poète *ou* résistant ?), ce parent si lointain, cet étranger intime, je ne puis que mesurer les distances qui nous séparent (et nous lient ?), peser les questions qu'il me pose, m'attrister d'un parcours si brutalement interrompu.

Fécamp, août 2016

(*) *Privation.*